

plus éloigné de Brest, si les premiers paraissent souvent l'emporter sur les seconds, la distance n'en est pas toujours dans la rapidité de l'envoi. Les deux récits servent donc dans la différence des parcours.

Un paquebot, l'Iris, premier port d'échelle des paquebots de Liverpool, est à 2,800 milles de New York, tandis que Brest en est à 3,600 milles.

Tous convaincus d'Amérique portées par les Anglais arrivent donc à viande égale, plus tôt à Queenstown qu'ils ne peuvent parvenir à Brest, et répondent immédiatement par le télégraphe en Angleterre et sur le continent, font croire à une marche plus rapide des paquebots qui en sont porteurs.

Mais si, pour la première transmission des dépêches, le port de Queenstown a un avantage réel, séparé de l'Angleterre par la manche d'Irlande, il est grandement inférieur à Brest comme point d'arrivée pour les voyageurs. De Queenstown à Liverpool, les passagers ont encore à reprendre la mer et à subir vingt heures de traversée. Débarqués à Brest, ils trouvent les chemins de fer français qui les conduisent sur le continent dans toutes les directions.

Le gris couvre, du vaste et bon théâtre de l'Opéra à Paris tenu à fin. Le grand hôtel de l'administration située sur le derrière, vis-à-vis de la rue Mogador, a non seulement sa maçonnerie terminée, mais la toiture en est faite et les cheminées déjà sculptées par les ornementaires. Les grosses constructions de droite et de gauche de la scène, de la salle du public, des foyers, des deux pavillons qui flanquent l'édifice, notamment de celui situé au côté droit qui doit servir d'entrée à l'Empereur, sont toutes à leur hauteur normale. C'est une œuvre qui est la moins avancée.

Les seize colonnes cannelées et à chapiteaux corinthiens sont dressées et toutes accolées au-dessus des rez-de-chaussée, mais l'établissement n'a pas encore construit. Au-dessus de la scène, là où la toiture sera le plus élevée, l'immense ombaudnade qui va faciliter la construction de la charpente est dressée. Sur toute sa partie qui

l'appuie sur tous les points de Paris et des environs. Tout autour du grand édifice théâtral sont disposés trente ou quarante ateliers où les sculpteurs ou les ornementaires sont déjà occupés aux travaux de l'intérieur, espèces de labyrinthes inscrustés, ils sont au même degré d'avancement que les autres extérieurs et apparents.

Les foyers, locaux de l'Empereur et particulières, les corridors, les salles, tout est d'un grandeur dont on n'a pas idée. On croit que les gros travaux, la toiture et la couverture comprises, seront terminés pour le 1^{er} mai prochain. Mais tout ne sera pas fini. Il y aura encore à faire les travaux décoratifs extérieurs et intérieurs, et ils sont immenses.

(Pays.)

Les câbles sous-marins en Europe, Asie, Afrique et Australie sont nombreux, qui forment ensemble une longueur de 5,625 milles anglais (8,652 kilomètres), dont il reste à un développement de 9,783 milles ou 15,740 kilomètres. Le plus long de ces câbles a 4,550 toises anglaises (2,833 mètres), et le plus court 1 toise 1/2 (2 mètres 84). Il leur trouve 95 câbles sous-marins dans les États-Unis et dans les possessions anglaises du nord de l'Amérique, formant une longueur en ligne droite de 68 milles et en câbles isolés de 153 milles. La ligne télégraphique de New York la connecte avec l'Asie, à travers la Colombie, le Pérou, l'Équateur, l'Asie et la Russie, sera de 47,479 milles (76,800 kilomètres) de long, dont 18,750 milles (30,140 kilomètres) sont achetés. Il a été, dès lors, décidé et résolu que cette ligne passerait d'Amérique en Asie, au sud du point de Norton Sound, sur le côté américain de l'île Saint-Laurent, d'où elle atteindra le cap Thudoo, du continent asiatique. Pour cela faire, on emploiera deux câbles sous-marins, l'un de 833 milles, l'autre de 250. Le cap Thudoo est à 1,700 milles de l'embouchure de l'Amour. (Press.)

— Quelques journaux, dit le Moniteur, ont annoncé le départ de six frères de la doctrine chrétienne par le transport à vapeur l'Arédote, qui vient de quitter le port de Toulon pour se rendre en Cochinchine. Ce navire emmène également sept ouvriers de l'imprimerie impériale appartenant aux diverses spécialités de l'art typographique et détachés à l'imprimerie du Gouvernement à Saigon. Organisé avec le concours de l'imprimerie impériale, par les soins du ministère de la marine et des colonies, l'imprimerie de Saigon, composée d'un personnel expérimenté, a été créée spécialement pour servir à la cause et peut contribuer heureusement au développement de la république française en Orient. Ce estableissement public déjà depuis deux années le Courrier de Saigon, journal officiel de la Cochinchine française.

— Il vient d'arriver à la gare de Lyon deux grandes figures en marche connues sous le nom de lions de Kiang-sou. Ces deux produits de la nature chinoise représentent deux animaux fantastiques, à tête de lion, un corps de femme et ayant les ailes et les pattes de grand dragon mixe griffes, si品种 des Chinois. C'est le vice-amiral Jaurès qui est parvenu, pendant son commandement dans l'extrême Orient, à obtenir la cession des autorités chinoises, et il compone à faire hommage à l'Empereur au nom des officiers de sa division.

— Des nouveaux mésanges. — Le mésange est une des plantes les plus précoces et les plus usuelles des contrées méridionales, d'abord parce que les terres inconvenablement préparées se pèsent facilement à sa culture; que cette culture est simple et de peu de durée; que ses productions considérables comme fourrage ou comme grain sont excellentes pour l'alimentation du bétail, et qu'ensuite elle peut avantageusement prééclater sa semence fourragère d'hiver: les raves des vaches, l'orge, l'avoine, le blé, le colza; le blé si l'on possède un fonds assez étendu pour le cultiver.

— Un autre usage enfin, resté complètement imprévu jusqu'à ce jour, sauf le mésange pourra être employé avec un succès garanti par des résultats déjà obtenus: c'est celui de plante oléagineuse. Un agriculteur de la Haute-Garonne, M. d'Holier, ainsi que le constate la Revue agricole de Météo, a tenu du moins une huile grasse, sans odeur, agréable au goût, excellente pour l'éclairage, bien préférable pour l'usage alimentaire à beaucoup d'huiles vendues dans le commerce, sous le nom d'huiles d'olive et d'olivier. Cet résultat démontre avec ce qu'il prouve l'adéquation de l'oléagineux à l'exploitation pour l'huile, tout devant pour certaines contrées la source de revenus importants.

— Le mésange, dit M. Gassarini, a sur la pomme de terre l'avantage d'être par lui-même une nourriture complète, possédant à la fois tous les éléments azotés et carbonés, tandis que la pomme de terre

n'est qu'une nourriture insuffisante, si elle n'est pas associée à d'autres aliments qui possèdent les éléments qui la manquent.

Cette propriété de la pomme de terre, qui a été prouvée par le poids de l'huile, a été également celle du mésange, prouvée par le poids de l'huile, qui a été de 10 à 12 litres seulement par hectolitre, tandis que le blé en contient de 20 à 22. Mais sa proportion à un grand désavantage, c'est d'être difficile et de ne donner qu'un pain compact et lourd, à cause de la matière grasse qu'il contient, et qui concourt si efficacement à l'empêtrissement des bestiaux et de la vache. C'est précisément cette astuce que l'extraction de l'huile a délivré, ce qui doit nécessairement rendre l'huile meilleure et plus propre à donner un pain plus spongieux et d'une alimentation plus légère, et plus agréable, quoique aussi substantielle et aussi saine, avantage qui, à lui seul, présente un intérêt d'une haute importance.

NOUVELLES À LA MAIN.

A l'Exposition de peinture :

— Ca, en clair de lune? disait X... On ne voit pas la lune!

— Eh bien! riposta qui vous voudrez, quand on peint un ciel de nos jours, est-ce qu'en voit le notaire?

Fou Brifaut, académicien assez jugérot, était un homme d'esprit, ce qui n'est pas si peu de chose qu'on pourrait le croire. L'honoré académicien était un soir chez nous à la Nouvelle de l'Art, dont le fils venait de réciter une partie de la Fontaine, le Berger engagé, si j'ai bien entendu, où il s'agit de Tayant, de Brifaut qui sont des chiens de chasse, et plus ou moins. La ressemblance du dernier nom éappa à l'enfant.

Pourquoi donc, monsieur Brifaut, lui demanda-t-il, vous appellez-vous comme un chien?

La marquise de L..., ou se l'imagine, est volontiers envoyé à tous les débats le petit questionneur; mais l'amiable vicéard ne fit pas attendre sa réponse.

— Mon ami, mes ancêtres étaient chiens; mais comme ils étaient méchants, Dieu, pour les punir, en a fait des humains.

— Un gentleman se présente un jour dans les bureaux de la compagnie anglaise d'assurances le Phoenix :

— Messieurs, dit-il, je désirerais faire assurer deux mille cigares que j'ai apportés avec moi de la Havane.

— Des cigares?... c'est drôle.... Mais, enfin, quelle en est la valeur?

— Quatre-vingts livres (2,000 francs), pour moitié prix de revient dans les docks, pour moitié pour account du droit de douane, donc voici le recu.

Un inspecteur accompagne immédiatement le gentleman sur son garage, constate l'existence et la bonne condition des deux mille cigares, la prime est stipulée, payée, la police délivrée. Tout cela n'a rien pris tout à fait une demi-heure.

— A quatre mois de là, le gentleman revient dans les bureaux de la compagnie.

— Messieurs, les deux mille cigares que vous m'aviez assurés ont été brûlés; il faut me les payer.

— Nous n'avons en aucune connaissance de ce sinistre; comment la chose est-elle donc arrivée?

— De la manière la plus simple du monde: je les ai tous fumés l'un après l'autre. Voilà en certitude de mon logeur et d'un voisin qui avait été dérangé.

— C'est une plaisirterre... Nous ne payrons pas.

— C'est une opération sérieuse et vous payerez.

— Ce qu'il a de singulier, c'est que le juge civil, s'en tenant au texte de la convention, attendu qu'il n'était pas dénié, d'une part, qu'une certaine marchandise avait été assurée contre l'incident, d'autre part, que ladite marchandise avait péri par le feu, condamna la compagnie.

L'avocat collecteur de celle-ci n'avait pas présenté une défense bien vigoureuse; le juge laissa s'écouler quelques semaines. Dès le lendemain, il envoya ses gendarmes et assigna devant la justice criminelle, mais volontairement mis le feu à une marchandise assurée et comme l'incendio volontaire (arson) est puni de mort, le farceur, qui ne risait pas du tout, fut très heureux de transiger et de payer tous les frais.

VARIÉTÉS.

Les Bas Marquises. (Suite.)

(Voir le Messager du 3 mars.)

Parmi les satellites du grand-prêtre, il y a généralement deux ou plusieurs individus qui passent pour jour de pouvoir que, dans nos contrées civilisées, on attribuait autrefois aux sorciers; on les appelle Muko. Les indigènes redoutent beaucoup ces prétendus sorciers qu'ils croient susceptibles de pouvoir lancer des charmes sur celui auquel ils veulent du mal, du moment qu'ils ont pu se procurer de sa salive. Il arrive quelquefois que des malades s'adressent à ces prétendus sorciers pour leur faire des présentes pour les déterminer à faire des charmes; mais les officiers des classes indigènes se croient frappés. Je ne sais s'ils ont, traité et possédant un antidote pour la poison qu'ils administrat, mais il est très-rare de voir as rebândir ceux qui se croient sous une pareille influence.

Il y a aussi une certaine classe de femmes appelées à prétendre part à ces mystères. Elles sont instruites par le grand-prêtre et partagent avec lui leurs émoluments; elles prétendent être visitées par l'Esprit, et possèdent l'imposture jusqu'au point de préciser la nuit et le moment où elles doivent recevoir sa visite; elles peuvent même être élevées à la dignité de grande-prêtrice; mais avant d'être plus loin discuter ce qu'il passe lorsqu'elles sont visitées par l'Esprit, et de donner des détails à la science, il faut nous occuper des mœurs.

Dans ces occasions, grand nombre des deux sexes se rassemblent dans la maison désignée. On passe une heure ou deux à causer, à fumer ou à tout autre amusement; ensuite on ferme la porte, on éteint la lumière; et alors commence une scène telle que nous ne trouvons pas de mots pour la décrire.

D'abord on entend un frottement vif et continu, quelque chose

comme le bâti d'un arbre d'épinés qu'on passerait forcément sur un parapluie; mais c'est à l'entrée de la Entrée de la Divinité. Après un court silence, il la propria-térité fut entendue une espèce de voulentrique; une voix plus pleine lui répondit, et fut ensuite une partie de dialogue dans langage qui a quelque chose de mystérieux, mais que je ne comprends pas; mais dans ce dialogue, les personnes qui s'entretenaient, et personne qui s'entretenait, étaient toutes deux de parler reconnaissable alors, puis qu'elles étaient toutes deux libres, car les assistants sont tous sous le joug des leurs; on entend un bruit d'étoffe d'école, un bruit de plusieurs personnes respirant, etc., de telle sorte qu'on se voit porté à penser que la Divinité et la prophétisse étaient ensemble pendant quelque temps. A cette scène succéda une scène de ventiloque, puis vient une pause; puis ce qui paraît être une danse recommandée; tout cela dure presque d'une heure, et, quand la comédie est finie, la prophétisse rend compte de ce qui s'est passé dans son entrevue avec l'Atua. Si quelques-uns de ceux qui sont présents doivent avoir quelques réticences sur un ami, un parent qu'il a perdu, l'Atua est rappelé et questionné par la prophétisse qui interroge tout l'intérêt.

Mables ont fait partie de cette imposture, les prophétisses se font un revenu considérable; car les questions qu'elles sont chargées de transmettre à l'Atua n'ayant d'autre objet, de la part des interrogatoires, que celui de connaître les besoins et les désirs de leurs parents ou de leurs amis morts, elles ne donnent que des réponses conformes à leur propre intérêt et à l'exploitation de la générosité ou de la crainte des croyants dont elles connaissent parfaitement les dispositions. Ainsi, par exemple, si l'interrogatoire prend place dans un lieu où l'on vend des objets de luxe, dont le détaillant sait qu'ils sont ce que les peuples indigènes lui font un présent dans la mesure de ses moyens; mais si, au contraire, il est échappé à la fraude, il agit sur lui par intimidation; il lui dit que son défunt ami a besoin de quelque chose, dont elle le suit possesseur, et qu'il faut que cela soit déposé dans le lieu où elle désigne, un jour et à l'heure indiquée; il n'est donc pas à craindre qu'elle s'approche le dépôt, ou que la personne ainsi prévenue manque à son devoir; car, la dame ayant été faite en présence de ses voisins, il n'y a pas de voisins, elle obéira peut-être à l'ordre de l'Atua, malgré ce qu'il a rapporté à l'ordre de l'Atua. L'Europeenne même qui, toute d'adolescence, est entré dans une famille indigène, n'aurait se soumis à l'obligation de parer le tribut. Nous avons, en effet, connu un qui se trouvait dans ce cas, et qui avait été obligé de s'exécuter. Mais avant de dire de quelle manière, il est nécessaire de faire connaître ce que c'est que l'adoption.

Il arrive quelqufois que les naturels adoptent des étrangers dans leurs familles. L'adoption a bien par un changement de nom entre l'adopté et un enfant dont on attend la naissance, mais dont la mère n'est pas conceue depuis plus de trois ou quatre mois. Par en fait, l'adopté, qui il soit fille ou garçon, est trouvé à l'âge de la famille au même degré d'âge, et il est effectivement considéré comme membre faisant partie lui-même de la famille.

Nous l'avons, bien que l'enfant, son second lui-même, n'est venu que trois jours après sa naissance, fait invité par ses parents adoptifs à une réunion. Il a agi pour s'emparer de la position de son humanisme et il dit les accompagnants. Après une conversation préliminaire entre la mère adoptive et la prophétisse, on l'invita à adoucer lui-même quelques questions à cette dernière. Commissant parfaitement leur dessin, il déclina cette invitation, sous le prétexte qu'il ne comprenait pas le langage crié dans lequel les questions étaient posées; mais cette excuse fut rejetée, et il fut petit à petit amené à répondre aux questions, et ce en corps du moins en voix, car son humeur plus ou moins repoussante d'une manière si éminemment déplaisante, que tout le monde l'aurait compris, petit un grand éclat de rire. Comprenant qu'il fallait s'exposer, il formala sa demande; on lui répondit que son humanisme était parfaitement heureux; qu'il avait de la nourriture en abondance et possédait tous les articles qui lui étaient nécessaires, à l'exception de deux, savoir: du tabac et des dents de caoutchouc. Vainement il objecta que l'enfant n'ayant vécu que trois jours ne pouvait être en état de fumer; il lui fut répondu que depuis sa mort il s'était transformé dans la terre des Esprits; qu'il était maintenant aussi vieux que lui, aussi fort que lui, et aussi capable de fumer que lui. Il fut alors permis à l'adopte de faire ce qu'il voulait, et devint rare, et les dents de tabac et de caoutchouc très recherchées pour les ornements des coups et des oreilles. Or comme on avait qu'il possédât ces deux articles, il n'avait qu'un moyen de faire croire cet esotérisme, c'était de promettre les objets désirés, et c'est ce qu'il fit. Le lendemain les objets furent envoyés à destination par la mère adoptive.

Il y a, nous-nous dir, des femmes qui sont initiées aux mystères du taumah (grand-prêtre), et qui peuvent même être élevées à la dignité de grande-prêtre. Certes, c'est-à-dire fait extrêmement, exceptionnel, qui se produit bien rarement, mais qui se présente également néanmoins, et confère à la femme qui la possède une influence attachée à cette dignité. Ainsi elles ont la faculté de manger ce qu'elles défendent aux autres, d'entrer dans une pirogue en canot, et, en un mot, de juir de tous les privilégiés qui sont réservés aux hommes à l'exclusion des femmes. Du reste, aujoud'hui encore peut-être, c'est une femme, et une femme sortie de la foule, qui occupe la place de dignité religieuse dans la tribu des Taiohu; car led'ancien grand-prêtre avait été remplacé par la grande-prêtre Mähöhi.

C'était, à la vérité, une femme de mérite qui cette Mähöhi. Elle avait commencé par être accoucheuse; mais, non manquant pas d'intelligence, et comprenant que dans ce pays, où la connaissance de la médecine est considérablement limitée, il n'est pas impossible d'ouvrir de l'industrie, elle avait rapidement agi sur la croissance des indigènes par des causes extraordinaires, prodigieuses ou réclamées, et avait ainsi promptement une influence telle qu'à la mort du grand-prêtre Teapea, le tribut tout entière l'avait proclamée grande-prêtre.

Lorsque nous étions à Nakahiva, personnes ne jalousait d'une liberté égale à la sienne, et son nom était aussi honoré dans les autres tribus que dans sa propre tribu.

Mais, encore une fois, le fait d'une femme élevée à la dignité de grande-prêtre est un fait qui se produit rarement, et son nom même qu'il puisse se produire, quand on voit combien peu de chose c'est la femme et combien petits sont ses privilégiés, quand on voit que l'homme s'est fait et possède la part de lui à quoi tout le luxe et tout le confortable de la vie, toutes les productions et le meilleur poison sont pour lui; tandis que pour la femme il n'y a que de la

pois et des poissons communs; que tout le reste est tabu pour elle; qu'elle n'est même pas libre dans la marche; qu'elle ne peut entrer soit dans une pirogue construite par un homme, soit dans la maison où il travaille, ni passer sur un chien, ou tout autre animal taboué; et quelle est ainsi forcément vouée à l'esclavage pendant toute sa vie.

Il y a cependant à cette règle la rare exception que voici:

Il peut arriver qu'un chef qui n'a pas d'enfants adapte l'enfant d'une autre personne de haut rang, et vienne à aimer cet enfant plus que-tout qu'il n'aime même le sien propre. Alors si l'enfant est une fille et qu'il jouisse d'une grande influence, il peut, avec l'assistance du grand-prêtre, tabuer cette fille comme un homme, c'est-à-dire lui donner tous les privilégiés réservés à l'homme. Mais ce tabu ne l'empêche pas de faire ce qu'il veut avec l'enfant, et l'enfant ne s'efforce qu'au moyen de l'astuce de faire ce qu'il a été arraché du sang des victimes, et ce qu'il a fait passe sur les cadavres, et que les sacrifices ont été mangés par le chef et le grand-prêtre. Nous avons connu une jeune fille d'environ 14 ans, nommée Taia-Cotua, qui avait été ainsi adoptée par le roi de l'Irapu et tabuée, comme il vient d'être dit, par des sacrifices humains.

Le tabu du grand-prêtre n'est pas moins effectif sur les animaux, soit qu'il faille en propager la race, soit qu'il la fasse disparaître. Voici un fait qui s'est passé sous nos yeux, et qui nous témoigne toutefois l'extraordinaire influence exercée dans ce pays par l'ordre du grand-prêtre et ce qu'il presque point de cultiver; mais il faut le reconnaître au village des animaux, et c'est la difficile, car les soins et le travail sont deux choses que le savage ne comprend pas. D'autre côté, l'animal le plus répandu dans les vallées de Nukahiva est le cochon, et comme c'est l'habitude des naturels de ne toucher que normalement leurs cochons pour leur usage, mais de les conserver pour des fêtes ou des cérémonies usitées, ces animaux, qui vivent en liberté, se multiplient d'une manière extraordinaire et deviennent très grands, de moins centimètres de longueur pour une tête. Or ces derniers, dont l'espèce a été développé en même temps que la force, nécessitent un soin très particulier pour les pasteurs doux; ils se débrouillent très facilement les fables clémentes de ces derniers, et mangent les pierres sèches faites par les indigènes, et, quand une fois ils ont découvert un pareil festin, ils ne se comportent pas en égoïstes; l'indien la nouvelle est connue des autres qui accourent, se précipitent dans le champ, et bientôt toute la troupe de la vallée se trouve réunie au banquet et détruit sur une seule nuit l'œuvre de plusieurs mois.

Bons nos pays civilisés, ou aurait bien vite mis ces maraudeurs dans l'impossibilité de nuire; mais dans les îles, où il n'y a qu'un moyen de s'en préserver, c'est de faire des chiens sacrés ou de les tuer; malheureusement le travail est incompatible avec les habitudes des naturels, et aucun cultivateur n'osera tirer sur ces animaux qui, quoique errant en liberté, ont chez eux leur propriétaire.

Il était l'état des choses à Nakahiva, lorsque le gouvernement français acheta un coin de terre dans la baie de Taobohu, dont la soldate n'est très troublée que par quelques navires baliseurs américains. A cette époque, il se faisait entre les Américaines et les indigènes un grand échange de denrées d'échange pour des produits de la terre, et notamment pour des plantes sucrées ou d'autres fruits occasionnels. Il fallait faire pour les plantes toutes sortes de précautions pour les vendre, en disposer, et il prenait un massacre général pour le troisième jour. En regard aux circonstances, il accorda aux femmes la permission d'en manager pendant cinq jours, ne voulant pas qu'il en restât un seul le sixième jour; puis il prescrivit aux indigènes de planter des patates "Planter, lour déli", vous n'avez pas besoin de découper; vous aurez des patates et les cochons ne viendront plus les manger." Toutes ces prescriptions furent parfaitement exécutées, et pendant ces cinq jours, le village vit que des prénominaux plantes étaient dans l'île. Ensuite, le grand-prêtre se fit faire une pirogue pour faire contrôler la variable moitié de la destinée des cochons; c'eût été manquer de tact et d'habileté; il a été fait du dire bien haut, partout, que ces animaux avaient mangé la nourriture tabouée pour les morts, et qu'en conséquence il y avait un besoin de les tuer tous.

Le grand-prêtre a enlevé le droit de tabuer, et il les laisse présenter, que toujours, les produits de la terre qui sont rares, et les animaux qui n'existent qu'en petit nombre. Dans cette catégorie sont :

1° Le taro, grosse tubercule qu'on cultive peu, qui est réservé pour les fêtes et communément interdit aux femmes;

2° Les coquilles de couleur rouge, réservés au chef et au grand-prêtre;

3° Les poches, par la raison que les plumes qui forment le tavaha, grand-père de tout le tabu, sont tirées de la queue du coq. Quant aux poches ou oiseaux de mer, ils ne sont tabus qu'autant qu'ils portent des plumes rouges, mais une seule plume rouge suffit pour qu'ils soient.

4° Les chiens de toute espèce et surtout les rouges, car cette couleur d'un tabu si strict qu'il est rare que les prêtres n'ordonnent pas de tuer les petits qui sont rouges, pour empêcher les femmes de passer dans accidentellement.

5° Les chevreaux, parce qu'elles ne sont pas originaire du pays et ne proviennent que de l'Amérique;

6° Les chevaux, que ce soit l'habitude de réserver, lors de la mort, des chevaux au grand-prêtre, pour l'usage de l'illustre défunt, et ceux qui ne pouvoient être que dans les cours de Jésus consacrées à sa mémoire et dédiées à différentes époques, pendant une période de six années.

Nous ferons remarquer ici que ces fêtes, qui ont un nom spécial, ont pour but de fourrir à celles pour qui elles sont faites, toutes les provisions dont il a besoin pour traiter ses amis dans la terre des Esprits. Quant à sa nourriture journalière, on ne s'en occupera pas, attendu qu'elles est toujours préparée pour faire face aux pauvres et aux amis, et que chaque jour, comme journellement autour de son sépulture du popo, du poisson, des fruits et autres consommables du pays, avec la ferme conviction que c'est le défunt qui mange les provisions, tandis qu'en réalité elles sont dévorées par les rats et les insectes.

A toutes ces attributions du grand-prêtre qui viennent d'être indiquées, il faut ajouter la capucinage; car c'est par lui, ou par son assistant sous sa direction, que sont circulées tous les garçons qui ont atteint l'âge de puberté, ainsi que nous le verrons dans le tableau des sacrifices.

(Illustration de la Photo.)

(A continuer.)

BURNEL

